



JEAN GENET L'HOMME RÉVOLTÉ

Le sulfureux dramaturge et poète aurait eu 100 ans cette année. Dans son nouveau livre, Tahar Ben Jelloun rend hommage à cet éternel insoumis.



interview Valérie Trierweiler

Paris Match. Vous mettez en scène votre rencontre avec Jean Genet. Comment qualifieriez-vous votre relation avec lui ?

Tahar Ben Jelloun. Si j'étais paresseux, je dirais qu'il s'agissait d'une relation amicale. Mais Genet n'avait pas le sens de l'amitié, même s'il avait des amis. On n'était jamais à l'aise avec lui. Alors, c'était une relation du troisième type entre amitié et intérêt. Il y avait un attachement affectif, sans ambiguïté sur le plan sexuel. C'est lui qui avait l'initiative des rencontres, je n'aurais jamais osé l'appeler. C'était donc étrange et inégal.

Vous parlez de "dette" envers lui. Aujourd'hui payez-vous votre dû en le réhabilitant ?

Quand je parle de dette, ce n'est pas comptable. Il m'a appris des choses qui n'ont pas de prix. Il m'a sauvé du narcissisme, du parisianisme. Jeune, j'avais de quoi avoir la grosse tête, mon premier livre avait eu du succès, je possédais des lettres de Beckett, de Barthes. Alors que lui savait

garder une distance avec sa propre œuvre. Alors ça oui, ce qu'il m'a apporté constitue une dette immense. Je lui dois aussi d'avoir développé mon esprit de contestation, même si je l'avais déjà. Voilà ce que m'a appris le fait d'avoir marché dans la rue avec lui, d'avoir travaillé avec lui. Il m'a donné, quand on parle des autres, des opprimés, le souci de l'exigence.

Genet vous posait parfois cette question : "Qu'est-ce qui est le plus important, l'œuvre ou l'artiste ?"

Que diriez-vous le concernant ?

Aujourd'hui, c'est son œuvre, sa poésie, son théâtre qui continue à être l'un des plus joués. Mais il convient de replacer ses écrits dans le contexte. Le personnage a marqué par sa colère. Il avait une haine en lui qu'il savait très bien utiliser. Il n'aimait pas la France. Je trouvais que c'était démesuré. Il avait aussi des joies d'enfant, comme lorsqu'il avait réussi à pénétrer sur le sol américain pour se joindre aux Black Panthers alors qu'il n'y était pas autorisé à cause de ses années de prison.

Avez-vous conscience que vous le défendez à tout propos alors qu'il n'était pas toujours défendable, on le disait même antisémite...

Oui, je le défends. Il était parfois excessif mais jamais je ne l'ai entendu prononcer une phrase antisémite. Le seul écrivain vivant dont il ait fait l'éloge était Derrida. Il avait avec lui une relation approfondie, ça n'aurait pas été le cas si Genet avait été antisémite.

Certains ont affirmé qu'il était pronazi.

[Soupir.] Non, Genet ne pouvait pas être pronazi. La France avait fait deux guerres et il n'arrivait pas à la comprendre. Il disait : "Ils m'ont fait tuer beaucoup d'Allemands." C'était une façon de contester cette guerre.

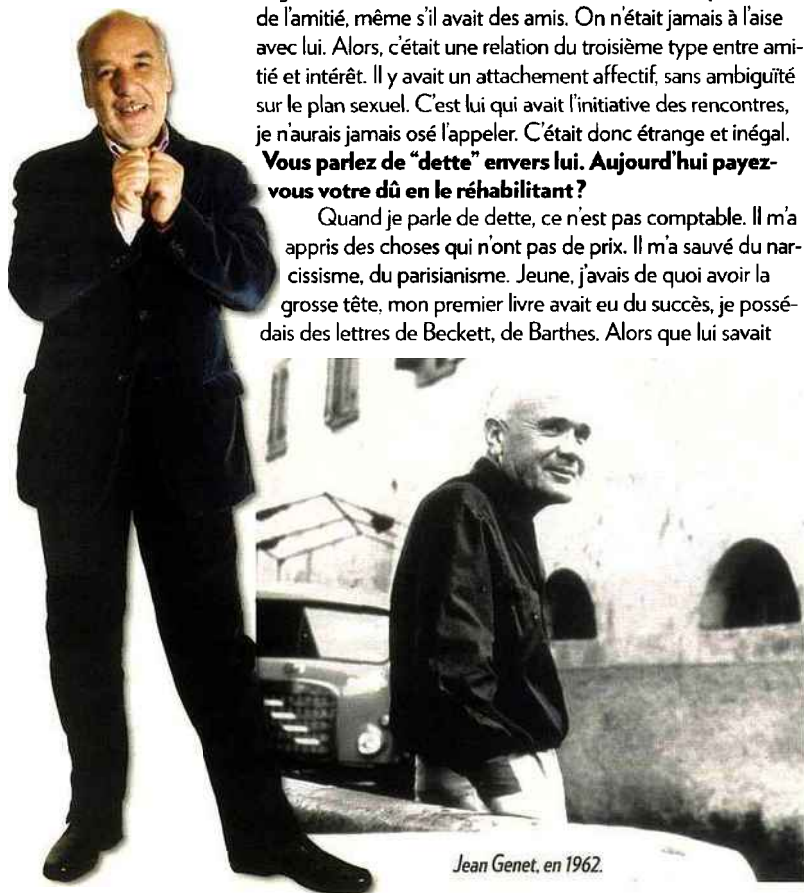
Vous développez une thèse selon laquelle il défendait les peuples sans terre - les Palestiniens - parce qu'ils étaient sans famille comme lui. Faut-il lier toute l'histoire de Genet au fait qu'il n'ait pas connu ses parents ?

Toute sa vie aura été marquée par la quête de sa mère. Pas du père. Il exagérait cependant ses souffrances d'enfance, sa famille d'accueil l'a bien traité. Mais il aura recherché sa mère jusqu'au bout. Il disait que les Palestiniens ne l'intéresseraient plus le jour où ils auraient une terre. Il était fasciné par la mère de Hamza, un combattant palestinien. Par la relation qu'elle avait avec son fils. Comme il l'avait été aussi en voyant ma mère me couvrir du regard.

"Genet, dernier intellectuel engagé", vous n'y allez pas un peu fort ?

Après la mort de Foucault, Sartre, Mauriac, Clavel, il était le dernier de cette génération. L'engagement sans calcul politique n'existe plus. Pourquoi les intellectuels n'accompagnent-ils pas la colère sociale ? Pourquoi ne dénoncent-ils pas les relents de racisme entretenus par M. Besson ? Genet, lui, aurait été dans une telle colère ! ■

« Jean Genet, menteur sublime », de Tahar Ben Jelloun, éd. Gallimard, 205 pages, 15,90 euros.



Jean Genet, en 1962.

UN SIÈCLE D'ÉCRIVAIN

Les éditions Gallimard célèbrent les 100 ans de la naissance de l'écrivain par une série de rééditions, notamment en Folio, comme « Splendid's » et « L'ennemi déclaré », ou encore le très beau texte « Le funambule » dans la collection L'Arbalète. Mais le passionné pourra aussi découvrir quelques inédits : dans la collection Blanche, notons « La sentence » suivie de « J'étais et je n'étais pas ». Le premier texte végétait dans des cartons à dessin depuis les années 70. Un projet d'édition avait été envisagé mais sans suite. Genet l'avait cependant annoté de sa main : il y est question de la relation entre la victime, le juge et les bourreaux. Plus poétique, « Lettres à Ibis » mérite qu'on s'y attarde. Voilà pour les inédits de l'auteur. Voyons ceux autour de Genet : Ben Jelloun a

également en librairie « Beckett et Genet, un thé à Tanger », toujours dans la Blanche. Dans « Les Cahiers de la NRF », Pascal Fouché et Albert Dichy publient, quant à eux, « Jean Genet, matricule 192.102 », sur les années de prison de l'écrivain voleur. Et, bien sûr, l'incontournable « Saint Genet, comédien et martyr » de Sartre que Genet considérait comme une « préface ». V. T.

